



CHANT DES EXPLORATEURS

(A mon ami Alfred Parent)

Chaîne en main, jalons sur l'épaule
Allons tous par monts et par vaux
Vers l'Equateur ou vers le pôle
En quête de pays nouveaux.
Et qu'une gaieté continue
Brille aux fronts comme dans les cœurs,
Au son d'une chanson connue
En avant les explorateurs !

Nous avons quitté les ivresses
Du clocher, du sol, du foyer,
Et nos cœurs sous mille tristesses
Peut-être ont failli se broyer.
Pourtant la nature si belle
A bien des charmes enchanteurs ;
L'âme aux ennuis toujours rebelle
En avant les explorateurs !

Allons ! livrons avec la hache
A tout géant un fier combat ;
Brisons le lierre qu'on arrache
Comme le chêne qu'on abat—
Poursuivons sans fin notre course
Joyeux et le front en sueurs—
Pour le pays, et notre bourse.....
En avant les explorateurs !

A travers les champs pleins de roses
Allons gaiment, n'écoulant pas
Les pleurs des papillons moroses
Qu'on rend veufs, hélas, sous nos pas !
Quoique de toute poésie
Nous soyons tous fort amateurs
Foulant nids, lys, herbe fleurie,
En avant les explorateurs !

Côtoyons sans peur les abîmes,
Rions des moustiques armés :
Que les torrents, les hautes cimes
Ne nous voient jamais alarmés !
Et que les forêts solitaires,
Que la rive aux flots clapoteurs,
Que rien n'ait pour nous de mystères
En avant les explorateurs !

D. R. Chever

LE NOM !

I

Cette après-midi-là, M. Sauvallier reçut de son fils cadet, lieutenant en garnison à Versailles, la lettre suivante :

Versailles, le 25 mai 1883.

" Mon cher père,

" Je suis sous le coup d'une catastrophe effroyable qui vous frappe autant que moi. Je vous écris, car je ne peux plus, je ne dois plus vous revoir, je suis indigne de vous.

" Entraîné par un ami, j'ai joué à la Bourse et j'ai été emporté dans la débâcle d'hier, dans cet effondrement subit où tant de fortunes ont sombré.

" Je n'ose vous dire combien je perds ; il le faut, pourtant, car l'honneur des Sauvallier est engagé. Hélas, c'est votre ruine à peu près complète !

" Je dois quatre cent soixante huit mille francs ! Ah ! maudissez-moi ! je suis un misérable ! mais je ne soupçonnais pas que cela fût possible !

" Après avoir, en vain, tout essayé pour éviter ce désastre, je suis rentré dans ma chambre, fou, la tête en feu, décidé à en finir avec la vie. Mais j'ai appris qu'on recrutait des officiers de bonne volonté pour le Tonkin ; j'ai demandé à partir. Le suicide ne changeait rien à la situation ; il laissait une tache dans la famille.

" Là-bas, au moins, ma mort sera utile ; vous n'aurez pas à en rougir, et elle vous inspirera, peut

être, un peu de compassion pour ce fils coupable, mais malheureux et désespéré, qui souffre cruellement du mal qu'il vous fait et qui vous dit adieu pour toujours !

" CAMILLE SAUVALLIER ".

II

M. Sauvallier, veuf depuis plusieurs années, un des fondeurs les plus estimés de Paris, était juge au tribunal de commerce et officier de la Légion d'honneur. Il avait deux fils : Camille, le lieutenant, et Auguste, peintre d'une certaine originalité, marié à une charmante femme et père d'une petite fille de six ans, Andrée. Il les avait détournés de toute entreprise commerciale, craignant leur inexpérience, redoutant pour eux le hasard parfois si cruel des affaires ; il exigea même qu'après sa mort la fonderie fut liquidée et non vendue, afin qu'elle ne passât pas en d'autres mains et pour être sûr de conserver éternellement intacte le nom des Sauvallier.

Et voilà qu'en dépit de toutes ces précautions, un malheur plus grand que tous ceux qu'il aurait pu prévoir le frappait !

Anéanti dans son fauteuil, l'œil hagard, il dut relire la lettre pour s'assurer qu'il ne rêvait pas ! C'était donc vrai ! Camille l'avait ruiné, déshonoré peut-être ! Il lui semblait que les objets qui l'entouraient n'étaient plus les mêmes. Il se leva péniblement, comme écrasé sous un fardeau trop lourd, les membres brisés, l'être tout détraqué par la secousse ; puis il retomba assis, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

La somme devait être versée le lendemain ; il fallait se la procurer à tout prix. C'était dur ; la fortune du fondeur se composait du matériel et des marchandises. Une réalisation si prompte donnerait-elle les ressources nécessaires ? Il n'en savait rien encore ! Et puis après, une fois cette dette payée, pourrait-il tenir ses engagements ? Alors, ce serait la faillite !... la faillite de Sauvallier ! Failli, lui ! officier de la Légion d'honneur ! juge au tribunal de commerce !... Jamais ! il se tuerait plutôt !...

Mais avant, il essaierait tout : il tenterait l'impossible...

Alors, toute la nuit, le pauvre homme chercha, calcula, imagina des combinaisons ; et, le matin, se mit en route, l'angoisse au cœur.

Il s'adressa à des confrères, à des camarades, à des amis ; leur conta l'horrible aventure. On s'intéressa à son sort. Pour lui venir en aide, des collègues lui achetèrent comptant des marchandises, d'autres lui firent des avances, d'autres lui prêtèrent de l'argent. Jusqu'à la nuit, en voiture, il parcourut Paris dans tous les sens ; il rentrait, apportait à son caissier des mandats, des billets de banque, des ordres de livraison, puis repartait au galop dans une autre direction, recommençant partout le même récit, implorant partout le même service.

Le soir, comme il examinait les résultats de la journée, Auguste arriva avec sa femme et Andrée. Lui aussi, avait emprunté, avait vendu des tableaux à vil prix ; et il apportait une vingtaine de mille francs.

Andrée, ignorante du malheur de ses parents, s'était tout de suite mise à jouer avec "sa Jeanne," une poupée presque aussi grande qu'elle, que son grand-père lui avait donnée quelques jours auparavant et qu'elle aimait, disait-elle, "comme une fille pour de vrai".

Elle l'avait installée dans un fauteuil, la contemplait à distance ; puis, étonnée sans doute qu'avec une telle apparence de vie elle ne bougeât pas, elle posa à sa mère cette question : " Les poupées, c'est des personnes désanimées, n'est-ce pas ? "

Mais la jeune femme n'entendit point. La petite fut frappée de la tristesse de ses parents ; elle s'intéressa à ce qui se passait autour d'elle, portant ses regards de l'un à l'autre, cherchant à comprendre. Elle vit son père donner son portefeuille, sa mère déposer sur la table ses bracelets, ses colliers, ses boucles d'oreilles, ses bagues, et M. Sauvallier remercia avec des larmes. Alors songeuse et grave, elle retourna vers sa poupée, l'embrassa avec la passion émue d'un adieu suprême, puis s'approchant de son grand-père, elle la lui tendit en disant d'un air doux et résigné : Tiens, grand-père, tu la rendras au marchand !

M. Sauvallier éclata en sanglots dans le cou de sa petite fille et murmurant : Toi aussi, mon ange ! Ah ! le misérable !... le misérable !...

La dette de Camille fut payée ! l'honneur était sauf ! Mais la fortune de M. Sauvallier n'existait plus.

Grâce à certaines combinaisons, il put conserver la propriété de la fonderie. Alors il se dit qu'il travaillerait encore, malgré ses soixante ans ; qu'il travaillerait sans repos, avec l'acharnement inquiet de ceux qui commencent la vie et que tourmente le souci du lendemain.

Il réduisit ses dépenses, donna congé de son appartement pour habiter avec son fils, vendit sa voiture et ses chevaux, renvoya ses domestiques, diminua son personnel. Auguste prit la place du dessinateur ; sa femme celle de la caissière. Et chacun se mit à l'œuvre, accepta sa tâche sans souiller, avec le sentiment d'un grand devoir à accomplir.

La conduite de ce vieillard, si jaloux de son nom, si intègre, si courageux dans sa ruine, excita autour de lui des sympathies profondes. Tous ceux qui le connaissaient compatirent à sa destinée ; le nombre des commandes s'accrut très vite ; et bientôt, une activité inaccoutumée enflévrà l'établissement, le remua de fond en comble et ralluma un peu les espérances de M. Sauvallier.

Mais une crainte persistait en lui, troublait son sommeil, arrêta sa pensée au milieu de ses occupations : il avait peur d'apprendre, un jour que Camille avait encore joué, qu'il s'était endetté de nouveau. Il défendait qu'on parlât de lui en sa présence ; c'était dorénavant le mauvais fils, celui dont la honte, et dont le souvenir, pesant comme un remords, attristait la maison paternelle et rend les repas silencieux.

Les mois passèrent ; une année s'écoula, puis une autre... Maintenant, là-bas, du côté de Grenelle, la fonderie était prise d'une rage de travail, d'une fécondité prodigieuse ; elle ne se reposait plus ; elle se donnait tout entière, ayant conscience, elle aussi, de son devoir ; ses fourneaux brillaient dans l'ombre des hangars comme des yeux ardents ; son souffle puissant secouait le sol à l'entour ; le métal fondu, fumant et rouge, coulait de ses creusets comme le sang de son corps ; le matin, bien avant l'heure elle appelait les hommes de son cri aigu, et, toute la nuit, pour l'éclairer, une grande lueur brillait dans le ciel, au-dessus de sa tête.

III

On était alors en pleine campagne du Tonkin. Nos soldats luttèrent avec acharnement contre un ennemi insaisissable, toujours renaissant, dans une contrée inconnue, hérissée de difficultés sans nombre. Le moindre succès excitait le patriotisme populaire ; les opérations duraient depuis très longtemps, et l'on attendait avec impatience la victoire définitive qui nous rendrait maîtres du pays.

Un matin, Auguste, tout pâle, entra dans le cabinet de son père et lui tendit un journal. Celui-ci lut à la " dernière heure " la dépêche suivante :

" Du camp retranché de Lang-Song, 12 février 1885.—Aujourd'hui, le capitaine Sauvallier a attaqué l'ennemi avec une extrême vigueur ; a lutté tout le jour contre des forces considérables ; a enlevé successivement quatre redoutes. A la dernière, ses soldats se débattaient, écrasés par le nombre ; quoique blessé grièvement à la tête et la cuisse traversée par une balle, il s'est fait porter par deux hommes, a rallié sa compagnie et l'a entraînée à l'assaut. Conduite admirable ; son état est désespéré. J'ai attaché la croix à sa poitrine, ce brillant fait d'armes me permettra d'entrer demain à Lang-Song.—Vingt-sept tués, quarante-trois blessés.—Général Brière de l'Isle."

Une émotion étrange dans laquelle il y avait de l'angoisse mêlée à la joie, fit battre le cœur de M. Sauvallier. Un moment, il resta silencieux ; puis, le regard un peu vague, l'œil agrandi par un étonnement douloureux, il demanda à son fils d'une voix lente :